

1 - Boubacar
(Sollicité par Roland)

Toutes langues étrangères lui paraissaient inintéressantes. Car il pensait passer sa vie dans son hameau près d'une commune de deux cent quarante habitants sur une île de 42 km carrés. Un lundi en 2034, quand la tempête Calido frappa son île, il fut le seul survivant. L'eau a ravagé, anéanti son paradis sous ses yeux. Lui a eu la chance d'être sauvé par des secouristes volontaires français. Quand il a posé ses pieds sur un sol étranger, c'est là que tout a commencé. Comment s'exprimer ou comprendre les autres quand on ne parle pas la même langue, dialecte, code social ? Cette langue qu'il ignorait le tortura, le martyrisa, tordit sa propre langue, le frustra car il eut du mal à se faire comprendre. Cette rage lui donne faim et soif d'apprendre le français.

Il va au-delà du vocabulaire, il aborde la littérature et l'écriture, il dévore tout ce qui est lisible ou illisible. Il devient le maître de cette langue étrangère en tant qu'écrivain, mais il appartient dorénavant à cette langue qui définit son existence. D'après lui, tout ce qui appartient aux Hommes, c'est leurs cultures, leurs croyances et leur langue parlées. Pour un Homme chaque langage est étranger et pour une langue chaque vocabulaire est universel.

(À partir de l'extrait de *Vendredi soir* d'Alexis Fichet - dernière histoire)

2 - Ludivine
(Sollicitée par Boubacar)

Je me souviens. Je me souviens. Je me souviens...

C'était une nuit de tempête, j'étais partie chercher un nouveau livre qui venait de sortir en magasin.

L'après-midi même je venais d'entendre une fabuleuse nouvelle : le livre de mon autrice favorite enfin en rayon ! J'étais si excitée, depuis le temps que je l'attendais. Le seul problème était la distance, cela me prendrait cinq heures aller-retour. Cependant, il faisait grand soleil, on était en été, où est le problème ? Donc, ni une ni deux, j'ai enfourché mon cheval et hop, direction la librairie.

Un calme apaisant reposait dans la forêt, presque inquiétant. J'avais comme une sensation d'angoisse au ventre mais je mettais ça sur le compte de mon excitation. Enfin j'arrivais à la librairie. Et pour dire vrai, j'ai eu une chance incroyable car si j'étais arrivée une minute plus tard, mon livre me serait passé par-dessus la tête. Alors, une minute avant que le merveilleux monde des livres ferme pour la nuit, je me suis précipitée au comptoir et ai demandé le fameux livre :

- La cascade des géants, de Navlea Ossian.

Puis j'ajoutais quelques secondes après :

- Bonjour !

Le libraire sortit le livre d'une étagère en riant. Je me souviendrai toujours de ce qu'il m'a dit ce jour-là :

- Tu as de la chance, c'est l'unique exemplaire que j'ai reçu...

Puis avec une brève hésitation il ajouta :

- Mais parfois il vaut mieux s'abstenir de lire ce genre de livre.

Je me sentais indignée ! Comment osait-il dire ce genre de chose ?

- Vous...!

- Tout ce que je dis c'est que parfois le passé doit rester le passé.

Puis il m'a invitée à sortir sur ces mots. Non sans le fusiller du regard je suis repartie avec mon livre en méditant ces paroles.

La tentation et mon addiction aux bouquins bien trop forte, j'ai entamé ma lecture à dos de cheval. Comme toujours les phrases sont pleines de poésie, d'humour et de légende. Cette fois, comme son nom l'indique cela parle des géants et de leur arrivée sur terre. Ce serait dû à l'accumulation des générations et, grâce à la générosité de l'île, que leur race, issue d'une population humaine fragile et malade a vu le jour. Cette espèce mesurerait plus de cinquante mètres. Ils se déplaceraient sur le sol, mais leurs têtes dans les arbres. À cause du manque d'air, leurs fonctions cérébrales auraient diminué et donc ils parleraient de moins en moins, mais chanteraient de plus en plus, de longues mélodies mystérieuses qui leur feraient monter les larmes aux yeux, confus et émerveillés, émus par cette émotion qui montait des profondeurs de l'humanité.

- Ce serait merveilleux, si je pouvais en voir, je me suis dit en regardant le ciel.

Et c'est là que ça s'est produit...Le ciel s'est assombri par des nuages, des rafales de vent venaient de tous côtés. Mon cheval apeuré me fit tomber et un craquement sec m'annonça que mon bras venait de se casser. La pluie commença à se déverser tel un torrent. J'essayais de m'abriter sous un arbre, le livre à l'abri sous mon t-shirt.

J'entendis soudain comme un tremblement de terre mais cela se répéta à plusieurs reprises et là je la vis, sortie d'un énorme chêne. Les cheveux d'un vert couleur menthe descendant le long de son buste, un visage aussi imposant que magnifique. Surtout ses yeux, on aurait dit une supernova en action. Alors que mon envie de la détailler me rongait, j'étais prisonnière de son visage. Mon coeur battait à tout rompre mais pas de peur, alors que j'aurais dû. J'étais fascinée.

- Alors vous existez, je soufflai, ébahie.

Lorsqu'elle sourit, mon coeur manqua un battement : des crocs immenses en guise de dents. Son sourire n'avait rien de menaçant, il était triste.

Elle se mit à chanter une complainte déchirante et mes genoux heurtèrent le sol. Sans en comprendre les paroles je savais ce que ça signifiait. La pluie sont ses larmes, mes larmes, les larmes de mes proches. Mon coeur saignait ...

J'étais morte.

J'étais morte et ce que je voyais était la messagère des dieux pour m'accompagner dans ma nouvelle maison ... La cascade des géants.

Mon regard se porte sur l'horizon où il y a ma maison. Mes paupières s'alourdissent et je me sens sombrer dans les ténèbres.

Je me souviens.

Je me souviens ...

Je me souviens d'une légende racontant que lorsque nous mourrons, le chant des géants nous rendra hommage en hurlant notre souffrance aux vents.

(À partir de l'extrait de *Vendredi soir* d'Alexis Fichet - 3ème histoire)

3 - Katell Floc'h

Une voix briochine - A causer de ma future déjà dissociation moléculaire, je ne saurai dire quoi que ce soit, sinon que j'aimerais éviter un jour de canicule, où l'on s'étouffe et ne songe qu'à se tapir dans quelque recoin petit et frais, à l'abri des regards coulants et de l'humidité qui empoisse le corps entier, mais surtout les creux et les replis du corps vaincu par tant de vagues de trop chaud. A causer d'elle, dont je ne sais comment l'aborder, dans mon éthique et mon humain, qu'est-ce que j'en sais, s'il me faut disparaître en fumée – ce que d'abord j'ai cru certain et désirable – se consumer discrètement, brûler sans dépenser ni polluer, mais comment faire, pour une fois être parfaitement raccord entre son idéal et son acte, se métamorphoser en trait de lumière et mes mains tremblent de ne pas savoir. Car encore et déjà, rien ne me prédispose à

l'abandon, je sens pourtant que je m'effrite de ce trop plein de sécheresse qui me craquelle la peau et les membranes, et c'est en suffoquant que je m'approche de ce vertige de ne savoir comment il me faut laisser la place avec une poigne experte et sans frémir.

Et je peux – oui c'est possible et ça ne se discute pas – je peux choisir d'aller gésir en baie, dans les miasmes croupissants, le capiteux capital d'hydrogène sulfuré qui sévit là, et m'embaumer parmi les algues vertes qui me feront linceul délicatement, comme un sanglier qu'on sacrifie, et qui pourrit, ou bien encore, un peu plus loin dans les terres, rejoindre une batterie de poulets au noir jusqu'à l'asphyxie, ou me faire porc parmi les porcs, déchus de l'humain partage, et rejoindre en viande qu'on abat l'enchanteur pourrissant qui a ourdi tous ces crimes.

(Je me suis appuyée sur des mots prélevés dans *Mourir bio* et *Rosa*, ainsi je les ai réunis.)

4 - Anne Zobolas (sollicitée par Katell)

Ce qui se pourrait, ce serait que rien n'arrive. Que ce futur qu'on envisage n'ait pas lieu. Tout simplement. Que le temps hoquette, crachotte, toussete. Puis se fige, vaincu. Réduit à une épaisse fumée noire qui s'envolerait vite. Ouais, on aurait tué le temps. On l'aurait pris à son propre piège, cette nasse tendue sous nos pieds depuis la nuit des temps, qui deviendrait la nuit du temps. Ouais, on aurait endormi le temps.

Ce qui se pourrait, ce serait alors qu'on s'arrête, tous, vaguement ébahis dans une hébétude vague, comme si au fond on n'était pas vraiment surpris. Genre, ça ne pouvait pas se finir autrement, une course à un moment ça s'arrête, essoufflé assoiffé crevé. Plus de morceaux de machins ni d'extraits de bidules. Plus d'urgence plus de vitesse sans cesse essentielle. Plus de temps. Juste une latence, là, sans durée sans fin. On regarderait le port étalé, on verrait les bateaux s'alanguir sous le viaduc muet.

Ce qui se pourrait, peut-être, ce serait qu'on soit bien. Sans avenir mais dans le présent, enfin.

(À partir de *Mourir bio* de AK)

5 - Brigitte Bled (Sollicitée par Annie)

Au jardin de la Villa Carmélie, il a fallu agrandir le poulailler associatif. Les poules ont toutes un nom (Mouchette, Gambette, Huppette,...*) et descendent des premières poules. Installées en 2023, régulièrement côchées par le premier coq domestique, appelé Trompette, elles se sont multipliées.

Les pépiements des poussins se mêlent aux gloussements des poules et, par beau temps, le chant des coqs (ils sont plusieurs à présent) rivalise avec les sons émis par les instruments à vent qui s'échappent des fenêtres ouvertes du Conservatoire.

Une partie du jardin des Carmélites est redevenue un potager, cultivé en permaculture et qui fournit des légumes pour la cuisine de l'école toute proche, de même que le poulailler fournit œufs et poulets.

Thierry, l'ancien directeur de la Villa, se réjouit de cette évolution, même si la concurrence est rude lors des concerts en extérieur.

*Merci à Helme Heine

(À partir du texte de Paol Keineg)

6 - Marilyne Quéguiner
(Élève de Frédéric au Conservatoire)

Dernières sommations

Quand les ailes sortiront de la mer, étendue bleue, terreau d'une nouvelle forêt face à l'étendue verte encore, quels seront les mots du poète ? Parlera-t-il toujours d'un mur de silence ?

J'irai à sa rencontre lui raconter cette histoire avec mes mots dont je connais la fragilité. Mais je ne le lâcherai pas car les silences ne m'effraient plus depuis longtemps. Je les ai exercés, testés, décortiqués, attaqués et finalement apprivoisés. Apprivoiser un silence n'est jamais une victoire, c'est une étape, un mur à franchir vers le mutique.

J'irai lui arracher les mots coincés dans sa main qui caresse les contours de cette nouvelle forêt qu'il ne connaît pas et le laisse songeur. Il ne m'arrêtera pas, car la voix du poète ne doit pas s'éteindre et je briserai son silence, moi le taiseux . Car oui monsieur le Poète il faut vivre avec son temps ! Aujourd'hui la mer envahit les maisons et les forêts grandissent en mer. Adaptez-vous comme j'ai affronté votre silence insupportable.

(Extrait *Dernières sommations* de Vincent Guédon)

7 - Léna Bocquenet
(Invitée par Katell)

Enfant meurtri d'un pêcheur rustre du XIXe, adolescent rebelle et chaotique, le Légué s'est mué un temps en un jeune punk-à-chien goguenard. Et le voilà cinquantenaire bourgeois-bohème, fringant, un peu trop maquillé peut-être, quelques fautes de goût sans doute... Copier la polychromie de Douarnenez sans complètement y arriver. « C'est le sens de l'histoire » dit celui qui s'y connaît, derrière sa science et ses lunettes.

Quel vieillard camperas-tu ?

Cohabitation improbable des peuples autochtones avec une nouvelle population avoisinante et décomplexée qui promène poussettes et vieillards sur les quais. Le dimanche surtout. A l'aube, *on court, achète du pain et des croissants, le temps pour un café quand même, c'est trop tôt pour un demi, le Ouest-France et n'oublie pas le supplément.*

On va vieillir en semble ? Vraiment ?

A décentré le cœur de la ville maternelle, un peu exsangue d'avoir enfanté de ce charmant petit monstre hybride.

Au cimetière, les chiffonniers d'Emmaüs, les cendres intimement mélangées à celles des ingénieurs décroissants d'un fablab. Douce utopie.

Demain, ce vieil amant endormi, abandonné après l'essor des congés payés, est-ce que c'est toi ?

(Inspiré par *Mourir bio* ?)

8 - Guy Le Merrer

(Invité par Bernard Étienne)

CQFD

"Notre monde est sale et désordonné...Le chaos règne"

Nous croyons en l'avenir d'un monde perdu. Notre espèce est pourtant condamnée à disparaître par le fait même qu'elle existe.

Dieu a fait un premier essai, s'est trompé, a tout effacé d'un coup de déluge, et a recommencé. En se trompant de nouveau.

Comment un Esprit Parfait peut-il créer une espèce aussi imparfaite ?

Donc dieu n'est pas parfait, donc il n'est pas dieu, donc il n'existe pas.

cqfd

(Inspiré par *Rudimenteurs* d'Alexis Fichet)

9 - JY Broudic

(Invité par Bernard Étienne)

Dépenaillée, vive, maligne, l'œil aux aguets, Cyanura file à l'oblique de la place centrale devenue terrain vague. Elle shoote dans un grille-pain cabossé, enjambe un four à micro-ondes sans porte, glisse sur une déjection humaine encore molle, en partie cachée sous un chiffon brunâtre déchiqueté. Traînent, ici et là, des couches sales de bébés et des préservatifs dégoulinants, des livres abîmés, vestiges d'un temps où lire n'était pas jugé d'un ennui mortel et où les écrans étaient encore attractifs. Cyanura est heureuse de sa journée, c'était une bonne journée. Elle a dégoté des tubercules qu'elle a cuits et assaisonnés d'un reste de sauce rouge extirpée du fond d'un tube périmé. Et maintenant, rassasiée, elle prélève quelques dopecs de sa cagnotte électronique et file au Copulo-center. Je l'y attends. À deux, nous courrons moins de risque d'être lacérés et éventrés. Nous nous faufileons entre les parties effondrées de cette ancienne usine d'armements où la rouille le dispute à de la graisse noire. Nous évitons les recoins consacrés au bondage : ça finit trop souvent en cadavres. Une odeur de lubricité flotte dans l'air : ça nous excite. Il me reste deux pointes de LSD, nous les gobons. Bientôt nous nous joignons à une groupe de corps dépoitraillés, dénudés de la ceinture aux chevilles, qui s'agitent spasmodiquement sur des paillasses verdies par le moisi. Et c'est l'extase.

(À partir de l'extrait de *Rudimenteurs*)

10 - Bernard Étienne

Ma mère est une vraie conne, elle arrête pas d'dire qu'elle voulait pas d'moi, je s'rais un accident, comme ma sœur ! Heureusement qu'elle existe celle-la. On passe nos journées à s'jeter à la tête tout c'qui traîne dans les rues, et les saloperies, ça manque pas ! Parfois

on ramasse un truc encore mangeable, c'est jour de fête ! Il paraît qu'aut'fois, les enfants devaient ranger leur chambre...

J'comprends pas c'que ça veut dire. Une punition, une sorte de jeu ? Ici, on s'ennuie tout l'temps. Maman et ses potes s'enferment souvent dans un grand bâtiment qui nous est interdit. J'vois pas pourquoi. Une fois, j'suis entré sans m'faire voir...En fait, i'stripotent dans l'noir, en couinant comme les rats qu'on attrape. Ben nous on fait pareil dès qu'i sont pas là.

(À partir de *Rudimenteurs*)

11 - Isabelle et Loïc
(Invités par Anne)

Variation 1 (version courte)

Comme à chaque fois, la plage serait déserte, les tests de l'eau seraient bons ; comme à chaque fois tu m'inviterais à te rejoindre dans cette eau « conforme » et comme à chaque fois, je refuserais de me conformer à ce qui était devenu la norme, se baigner dans une eau filtrée. Je te redirais alors « je hais les mers artificielles ». Mais ce matin là, rien ne se passa comme prévu. Du haut de la falaise, je te vis toi et les autres, vous tenant sur le rivage comme médusés devant... un miracle ? L'eau, la mer avait retrouvé son vert émeraude qui faisait jadis sa renommée. Je dévalais la falaise, trop heureuse de reprendre le chemin de l'eau, la vraie... Je m'approchais... Les algues. La mer n'était plus qu'algues...

Variation 2 (version longue)

Oumpf !! Trop de sueur. Le masque colle au visage ! Un petit 46 degrés ce 25 avril, un peu en dessous des normales saisonnières pourtant. Respirer lentement. Un pas puis l'autre. Eviter les crevasses. Tu avais bien raison pour le masque filtrant. Je progresse pas trop mal. je vise la lanterne du Grand Léjon, qui émerge à peine de la banquise ... verte.

Après la montée soudaine du niveau des mers, on avait tous cru s'en débarrasser. La plage de la Comtesse n'existe plus, le port est sous-marin, « mais au moins les algues vertes ont été emportées au large » disais tu. Cela n'a pas duré. Cela a empiré. Chaleur, sécheresse, rivières à sec, course effrénée « pour nourrir la planète », pollution. D'où leurs bassins artificiels que nous détestons toi et moi. La marée verte recouvre l'intégralité de la baie de Saint-Brieuc, et au delà, sur des mètres d'épaisseur, durcie par le soleil en surface. Il faut rester vigilant. Un pas puis l'autre. Des bulles de méthane viennent éclater en surface, répandant un arc de gouttelettes argentées et... une odeur pestilentielle. Un

pas puis l'autre. Bonne idée tes ... raquettes à neige. Dans un jour ou deux, j'atteindrai enfin l'eau libre. Malgré le risque, le temps passé, la fatigue, l'effort en vaut la peine : je ne me baignerai plus dans une eau filtrée.

(à partir de *De la même eau* - Lucie Taïeb)

12 - Martine
(Invitée par Anne)

« Une nuit, le concert n'avait pas attiré beaucoup de monde ». La question s'était posée ! Fanchig allait-il devoir fermer ? Il a tenu bon et non seulement son café est resté ouvert, s'est arc-bouté contre toutes sortes de tempêtes mais d'autres ont surgi un peu partout dans le paysage. Vingt ans plus tard, je vous écris de Tréveneuc , assise sur un banc à la pointe du Bec de Vire face aux immuables et rassurantes falaises de Plouha. C'est l'été, la nuit tombe, la mer nous apporte un peu de fraîcheur. Il y a des années, près de la bibliothèque le Troc Tout s'est installé. Les pénuries des années 2020 se sont multipliées. Plus de papier pour imprimer les livres, nous échangeons les nôtres. Les légumes, quand il y en a, sont hors de prix, nous échangeons nos graines, cultivons nos jardins partagés. Imaginer, créer, inventer pour s'adapter au réchauffement climatique, pour nous retrouver, donner du sens à nos vies.

Fanchig vous avez eu raison de persévérer, ces tiers lieux sont devenus incontournables, tous ces gestes nous maintiennent en vie, nous permettent de sauver notre humanité. La poésie comme une respiration.

Agressée meurtrie

La Terre aura tout le temps

De nous oublier.

(À partir de *Kamplac'h.bzh* - Fanch Rebourts)

13 - Bruno
(Invité par Anne)

Electra mon amour

Dans les jardins d'Electropolis, Electra se souvient qu'elle achetait à prix d'or des fruits pour nourrir ses enfants, c'était hier. L'immense décharge où elle vit maintenant s'étend inexorablement. Au fil du flux croissant d'immondices d'Electropolis. De nouvelles communautés d'exilés recherchent de petites bêtes sous les strates de déchets. Ils cuisinent dans l'ombre, loin des regards. Tous ont perdu le goût du paradis. Sauf Electra qui composte et végétalise, compose des phrasés électriques et poétise l'absurdité, compulse des livres souillés et rêve d'illuminations. Nous avons vu ensemble, mon amour, une forêt d'éclairs foudroyer les pont suspendus, les temples et les habitations. Depuis, la cité millénaire perd pieds dans la vase, charriant ses peurs. Brumes jaunâtres, particules de suie et nuages rouge sang alternent des semaines. Ciel ! Mais ça pousse quand même. Est-ce de l'herbe, de la vraie ? Verte ? Ou seulement un songe, les yeux ouverts ?

(À partir de *Dans les jardins d'Electropolis*, Lancelot Hamelin)

14 - Yves

Invité par Anne

Hélas, en ce monde il n'y a plus de stridentes cigales, plus de soirées au coin du feu, plus de forge ni de maréchal- ferrant, plus de cochon vraiment gras qu'on zigouillait allègrement à la ferme pour faire du pâté de couenne et de grasses andouilles. Ya plus rien ! Hein Hascoët ! Ya plus rien de notre douce campagne !

Tu vois mon vieux, il ne nous reste qu'à regarder les noirs choucas qui ne nous feront jamais d'appétissants pâtés.

Mais putain, il me fatigue Glinec. Cette nostalgie m'exaspère. Pas toi Hascoët ? C'est vrai, il n'y a plus beaucoup d'abeilles au jardin, mais je trouve encore au marché un succulent miel de châtaigner. J'en profite !

Avec ma cuillère de miel dans le bec je regarde le soleil qui rivalise de couleurs au dessus des lumières de la ville.

Y a encore de quoi s'émerveiller ! Qu'est ce que t'en dis, toi, Hascoët ?

(à partir de *Confidences*, Paol Keineg)

15 - Laurent

Invité par Anne

La nuit qui succède à la journée finissante apporte à son tour de nouvelles lumières et de nouveaux éclairages sur les objets qui nous entourent et sur les lieux que nous habitons. La lune à chaque étape de sa trajectoire nous permet de découvrir un nouvel aspect des choses à travers toute la palette des gris et des noirs. Choses que nous ne soupçonnerions pas dans les lumières vives du jour.

Le vol furtif de la chauve souris nous emmène dans des lieux que nous ne percevons pas et que nous ne pouvons qu'imaginer. Il développe ainsi notre capacité à nous échapper.

Les cris stridents des insectes nocturnes, ceux du hibou ou de sa compagne la chouette nourrissent également notre imagination et parfois aussi nos frayeurs. Ils sont parfois des repères dans le déroulement de nos angoisses nocturnes et dans notre découverte d'un futur proche ;

Le lendemain.

(À partir de *Bunkering* de Frédéric Vossier)

16 - François (Atelier d'écriture de Yves)

La nuit

Le jour se couche et je me lève.

De mon poste de pilotage, je vais emmener un avion vers sa destination.

C'est un observatoire privilégié depuis lequel on peut, avec une bonne météo, suivre son trajet sur une carte.

Nous verrons des villes reconnaissables à la couleur de leur éclairage et à leur forme. Les forêts seront noires et denses. Ici et là, une lumière dira la Vie. Devant et au-dessus les étoiles seront nos repères de navigation. Nous serons seuls ou accompagnés par d'autres avions, petits points lumineux clignotants dans le ciel. En survolant la péninsule arabique, nous verrons la Terre illuminée de rouge par des torchères. Survolant les montagnes enneigées, nous les verrons briller sous la froide lumière de la Lune.

Quelle féerie !

Puis il nous faudra rentrer dans le rang et prendre notre tour pour atterrir et retrouver notre place sur la Terre.

Le rêve est fini, mais il recommencera au prochain vol de nuit.

(À partir de *Bunkering* de Frédéric Vossier)

17 - Charlotte (Atelier d'écriture de Yves)

Patrick Martinez : "Vous savez que le phénomène connaît un tel succès que Monsieur Surmulot attribuera un prix - le prix Gruyère - en cette fin d'année pour mettre en lumière l'auteur rat le plus littéraire."

Geneviève Lièvre : "Quelle excellente idée ! Je parierais sur la Petite Souris et son imagination débordante !"

Patrick Martinez : "En même temps ça paraît logique. Elle soudoie déjà les petits humains en glissant trois pièces sous l'oreiller, elle pourra gagner haut la patte."

Geneviève Lièvre : "C'est possible, l'avenir nous le dira. Pensez-vous faire une bibliothèque similaire dans notre capitale ?"

Patrick Martinez : " Vous prédisez le futur ! En même temps ça paraît logique. Avec la multiplication des buffets à volonté dans les rues, tendance fortement appréciée de nos amis rats à la grève des éboueurs, la population des rongeurs intellectuels s'est envolée !"

(À partir de *Manger la bibliothèque*, Cyrille Martinez)

18 - Lise (Atelier d'écriture de Yves)

La lune

Je voulais trouver un endroit duquel je puisse voir monter la lune.

Je me suis installée sur la terrasse, le soir tombé, mais dans ce grand sombre nulle lune.

Attente, certes incertaine, patience. Ouest, Est, les yeux scrutent, se plissent, fatiguent. Qu'espérais-je ? Juste la voir, même seulement l'apercevoir.

Lasse je me retourne, elle m'apparaît alors dans sa forme la plus généreuse. Non elle n'est pas pleine. Elle me sourit ! Message porteur bien sûr, mais de quoi ?

(à partir de *Bunkering*, Frédéric Vossier)

19 - Marc

(Invité par Agnès)

Planté au cap du moulin, j'ai regardé vers l'ouest en cherchant l'infini. Je n'ai trouvé que le crépuscule qui anticipait la nuit. Une fois, j'ai cherché la lumière de l'aube sur les arrêtes sombres des falaises de Gwin Zegal, lueur fugitive et illusoire qui rapidement s'épuise sur les contreforts du futur.

Porté par les mots, dans l'obscurité, se dessinent des horizons intimes et secrets qui s'écartent du chemin et projettent les vies dans un univers qui ne sera jamais plus comme il a été.

Il était parti, Colomb, sur la mer océane pour s'inventer un futur, son futur rêvé sur lequel comme sur du fumier s'enrichira l'occident. D'autres parcours invisibles et inconnus ont cherché fortunes et aventures. Tant de parcours solitaires percutés et interrompus par ces petits détails de l'histoire si fréquemment guerrière. Tant de parcours flottants qui se sont heurtés sur les récifs du malheur, de l'illusion aurifère et pourtant mortifère. Tant de parcours que nous ignorons, ceux sur lesquels se sont fracassées tant de coquilles humaines inconnues.

Tout cela, bien en vain.

Le gigantesque troupeau humain grouille, termitière dévorant lentement le moindre bois mort résistant jusqu'à la sécheresse aux banlieues dortoirs et aux périphériques saturés.

Finis les pâturages ondulants, paisibles s'abandonnant lentement vers la côte. Oubliées l'orchidée des prés et la giroflée sauvage des falaises, oubliée la forêt épaisse qui protégeait la celtitude. Il n'y aura plus d'après, notre monde est fini, vaincu, épuisé par son exploitation surhumaine ; il n'y a plus la moindre ressource nouvelle en nous, pour nous, la société marchande a fini de la sucer.

Abandonner la terre, chercher la lumière et le soleil au-delà de l'horizon maritime, porter le regard vers d'autres infinis où flottent, nagent et volent les esprits de nos mères et pères, entre Sirius et Arcturus, Aldébaran et Altaïr. Dans ces pays purs et ouatés, mon Amour, dans l'infiniment grand nous apprendrons à rompre avec l'ethnocentrisme mortifère et nous imaginerons une autre vie et d'autres parcours lointains.

(À partir de *Bunkering* de Frédéric Vossier)

20 - Chantal

(Invitée par Agnès)

La vie pouvait être belle.

Seulement, nous n'avons pas pu, pas su nous unir et à force de haine, de nouvelles frontières se sont dressées.

Je n'appartiens pas à la jeune génération, mes forces s'en vont chaque jour un peu plus, j'erre dans les profondeurs de la terre avec mes semblables prisonniers que nous sommes de nos enfants.

Mais, vois-tu, tout cela n'a plus d'importance, notre vieillesse va disparaître peu à peu et leur jeunesse éternelle mais stérile foulera cette falaise tant aimée. »

(À partir de *Abandonner* de Fanny Mentré)

21 - Sophie

(Invitée par Agnès)

Notre monde est au-delà des pensées, des définitions, des prédictions. Son existence dépasse les mots qui informent, lui martèlent un carcan dans lequel il ne peut être contenu. Et pourtant le discours est maître aujourd'hui. Ses lignes multiples tissent une réalité autonome qui nous engluie comme une énorme toile... qui finira par nous étouffer. Un jour la nécessité viendra de casser le prisme, de revenir au centre. De se réadapter au monde. D'évoluer à quatre pattes sur la terre plissée. D'en sentir l'odeur, d'en apprécier

les formes, de choyer chaque endroit qui nous porte. Alors nous redescendrons dans les vallées, cheminant entre les arbres en les écoutant chanter. Nous laverons notre fièvre à la fraîcheur des ruisseaux et les suivrons jusqu'à la mer...

(À partir de *Rudimenteurs* d'Alexis Fichet)

22 - Anne Huonnic

"On ne marche pas pieds nus sur le sable brûlant." C'est ce qu'elle dit toujours.

Serré dans sa combinaison noire, sous son masque anti-UV, il regarde l'eau tout au bord, à presque toucher, l'eau luisante, les hydrocarbures se reflétant en rayons colorés sous le soleil de plomb.

Il voudrait, il aimerait voir des poissons.

Les poissons ont existé.

Pour de vrai ?

Pour de vrai.

L'eau stagnante de la mer l'appelle. Ses pieds se tortillent dans les chaussons protecteurs. Des doigts de pieds qui voudraient sortir, et sentir l'air filtrer entre eux.

Il se sent des envies d'exploration...

Du coin de l'oeil, Il la regarde là-bas sur la digue : il sait qu'il a promis mais... juste un pied, pour voir si quelque chose bouge dans l'eau lourde de sel, sans ressac, sans même une algue flottante.

Il sait déjà qu'il ne résistera pas.

"Maman, viens voir !"

Un petit pas pour un petit homme dans cet univers aux éléments inconnus - Eau – feu !

Et la brûlure immense qui pénètre dans sa combinaison et lui arrache le muscle jusque dans les dents, la douleur extrême de la minute qu'on voudrait désespérément déjà finie.

Elle a hurlé.

(à partir de *De la même eau* de Lucie Taïeb)

L'ÈRE DU KAT' KER

Vous l'avez entendu, nos anciens croyaient avoir trouvé le Graal dans la médecine, l'asepsie, l'arithmétique du vivant et la pensée clinique. Ils avaient réuni tout cela sous le vocable importé et vague de « Care ». L'amputation de la mémoire artistique et la négation de l'inédit au profit du tout diagnostic mena aux dérives effrayantes qui font trembler les enfants à la veillée. Tel un moteur fou, la logique du Care s'est emballée. Et pendant que se créaient de vastes centres de tri où se pressaient les malades afin d'être dirigés scientifiquement vers des pôles d'Endo-Care, de Scalpo-Care ou d'Exo-Care, des hordes de parias, n'ayant réussi à entrer dans aucune case, étaient déclarés « No-Care ». Pour eux, pas de soin, pas de solution, pas de lumière, pas d'espoir. Leur seul recours était d'aller s'envoler depuis la pointe des Roseliers dans l'espoir de trouver le repos à défaut d'avoir rencontré un soupçon d'humanité dans cette société stérilisée. Le triste constat ne faisait plus aucun doute : le Care sans cœur était une erreur. Et même, une horreur.

Le salut vint des vieillards qui avaient mémorisé tous les savoirs, tous les rêves, toutes les folies, toutes les beautés des livres autrefois brûlés. Les vieillards qui n'avaient pas oublié Rabelais, qui connaissaient le pouvoir des plantes et les bienfaits d'une caresse sur la joue qui a senti trop de larmes couler. Réunis en secret aux Chaoses du Gouët, ils pratiquaient l'Auto-Care. Et le vrai miracle s'accomplit. Les No-Care, se trouvèrent soulagés, fortifiés et parfois même guéris.

Les vieillards se sont approprié ce Care Outre Atlantique et l'ont rapproché de nous, de notre terre, de notre langue, pour le transformer en Ker breton. Ker, le lieu fortifié, Ker le foyer, Ker le cœur. Ainsi recentrés sur ce que nous sommes, ils se sont appuyés sur les quatre piliers d'une humanité éclairée : la **Connaissance** des sciences et de la nature, des arts et des lettres pour une tête bien pleine ; l'**Attention** à l'autre en ouvrant ses oreilles, sans préjugés ; la **Compassion** en ouvrant son cœur pour partager joies et douleurs et enfin la **Communauté**, en ouvrant les bras aux autres et en s'appuyant sur eux pour y puiser la force qui peut parfois manquer.

C'est ainsi que s'ouvrit une période nouvelle, une nouvelle façon de faire société, solidement appuyée sur ces quatre piliers. Nos grands-parents ont sublimé le quatre-quart et sont entrés dans l'Ère du Kat'Ker.

L'homme moderne était né : tête pleine, oreille attentive, cœur aimant et bras puissants. Et ce soir, comme chaque année, nous sommes réunis pour célébrer cet avènement, ce ravissement, cette communion des cœurs. Alors festoyons et convoquons l'esprit de Bacchus pour cette nuit d'ivresse rituelle !

Aziza Hellal

(À partir de *On passe à autre chose* de Roland Fichet)

La grolle ne fait pas le punk

*I feel like a computer
Je me sens comme un ordinateur
Avec un cœur
Dimensionné pour le rire
Programmé
Pour empêcher
Les choses de mourir!*

Gildas Milin F.A.M

Je me ferais bien un colonel
Comme Elle
Le personnage de roman
éclater
s'éclater
Disparaître et
revivre
Dislocation de tous les instants
Je me ferais bien un colonel

Pour penser le futur
ou les futurs
Ce futur autrefois si lointain
désormais incertain
Et proche
Que je chantais peut-être
inexistant
Quand j'avais vingt-ans
Et que j'écrasais les coques
De mes docks
Sur quoi déjà ?
Pas grand-chose
Sans doute
La grolle ne fait pas le punk

Et puis réfléchir
A Saint-Brieuc
Et sa baie
Quand je suis arrivé ici
il y a quinze ans
J'étais parisien
Je ne savais pas même pas ce qu'était un oiseau
Pour moi tous les goélands étaient des mouettes

Je ne connaissais que les pigeons idiots
J'ai appris à les connaître un peu
les oiseaux
Et les machins à quatre pattes qui courent dans la campagne
Quand j'y déambule avec mon VAE
du futur
Quand je suis arrivé ici
J'étais un citadin cynique
Qui se moquait de la contemplation romantique
Des lilas
Ou de « la métaphysique couverte de coquelicots »
Aujourd'hui je passe des heures sur mon deux roues
A m'émerveiller de cette baie
De cette lumière
De ce vent
De ce que je n'arriverai jamais à décrire vraiment
Finalement
La couleur des arbres
l'odeur des vaches et des moutons noirs
Le silence de la forêt de la dune quand
Les automobilistes ont pris
La quatre voie
Ces cons
Mais j'y pleure parfois sur mon engin
Me disant que ces heures de bonheur
Sont comptées
Que la baie n'est que fugace
Que les algues l'engloutiront
A moins que ce ne soient les hommes
Sur mon vélo
Je pense
« C'était mieux avant »
Je vieillis
Vieux con
Anar inutile
La grolle ne fait pas le punk

(à partir de *F.A.M* - Gildas Milin))

25 - Agnès Jacquesson

Vous pouvez, vous aurez pu, vous pourrez lire sur l'urne de Lamartine que « *Le cœur n'est jamais si lourd que quand il est vide* ». Croyez-moi, c'est bien le cœur léger et plein d'allégresse que, devant vous, solennellement, j'ajoute un petit rien qui change tout, j'ajoute un iota au vieux théâtre, et que je déclare ouvert

Le Théâtre.

Le théâtre est mort, vive le théâtre !

Du pédiatre au gériatre, tous les acteurs de la culture médicale y entreront avec un but commun : rendre vos maux à jamais obsolètes.

Une étude à grande échelle a été lancée pour concevoir des urnes dans un matériau bio, composite et imputrescible, afin d'y garder le souvenir de nos maladies défuntes - rose pour les dermatoses, vert pour les cancers, abricot pour le mal de dos, enfin vous voyez... Et c'est un groupe d'experts de Saint-Brieuc qui a remporté le marché avec un projet d'urnes faites en vieux livres. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ! Et, si j'en crois l'PCGB, Inspection des caves, greniers et bibliothèques, ne sont pas les périmés qui manquent, ah ah ! Évident.

(À partir de *On passe à autre chose* - Roland Jean Fichet)

26 - Agnès Jacquesson

La voix s'était élevée au-dessus de l'abside, et retombait en pluie d'acide sur les fidèles agenouillés dans la cathédrale Saint-Étienne.

Et cette pathologie, Vous en êtes les vecteurs !

Echines courbées. Frissons.

Oh ! Les gens !
Quelles sortes de gens êtes-vous ?
Des nantis amnésiques !
Des fleurs coupées !
Des coupons pour l'Enfer !
Oh ! Les pauvres gens !

(À partir de *F.A.M* - Gildas Milin)

27 - Agnès Jacquesson

Ce qu'il en reste.

Des tracés herbeux, des voies défoncées bordées de façades aveugles, des trouées pour les chiens-sangliers.

Depuis le grand confinement et la construction des Bulles sur le modèle des antiques mégalo-pôles du golfe persique troisième génération, seule la lumière factice éclaire nos journées.

Chaque soir, à l'heure psalmodiée par le muezzin, la lumière prend une teinte rouge orangée, et chacun de prendre sa pillule de mélatonine pour un sommeil régénérateur.

J'ai été snipée pour un #défi# de dingue : sortir de la bulle, affronter la lumière et revenir.

Je ne connais que les chemins balisés de l'ennui et j'aspirais à autre chose. J'ai dit banco.

Qui m'a parlé des rennes ? À plat ventre, bras en croix, joue dans l'herbe, bouche et nez chatouillés par de minuscules bestioles, je sens la vie qui grouille et la chaleur m'envahir. Je ne suis pas sûre de rentrer.

(À partir de *Bunkering* de Vossier)

28 - Agnès Jacquesson

La Terre continuait d'accélérer sa rotation, mais à la surface rien ne changeait, et la nature, qui avait repris ses droits, offrait le spectacle d'un manège multicolore et fantastique, sur lequel aucun enfant jamais n'était monté. Cela faisait des lunes et des lunes que les êtres humains avaient opéré le grand dérapage, se dérochant au regard des géants feuillus multimillénaires. Car des êtres humains, il en restait : faommes, nifaniho, trans, bitrans et extratrans s'étaient arrachés du sol de leurs aïeux genrés pour investir, qui la fraîcheur humide, qui la dureté sèche des sous-sols, lesquels les avaient accueillis comme des taupes d'un genre nouveau, des taupes agenrées, bipèdes et assoiffées. Creusant toujours plus profond, ces lointains descendants d'Icare descendaient inexorablement vers le grand soleil magmatique. Telle était l'infraconquête obsessionnelle des vivants du dessous, qui ne recevaient du dessus que racines - néanmoins nourricières, délicieuses et variées - et rais mouvants de lumière. Le salut par le bas ?

Dans le cerveau des enfants, la trace embryonnaire d'une vie ancienne, telle un coccyx cérébral, une structure vestigiale inoffensive, prenait parfois chez certains petits prodiges des proportions étonnantes, qui leur faisait redresser la tête et chercher au-delà des voûtes radicales quelque ancrage à leur regard. De l'un d'eux viendrait l'élus qui sortirait l'humanité du labyrinthe où le temps l'avait enfermée pour lui donner de nouveaux appuis.

(À partir de *Le repos du tigre de Nappez*)

29 - Juliette Merle

« des épreuves j'en ai souffert
mais c'est quand j'souffrais
qu'la mort me soufflait
qu'fallait pas qu'j'm'essoufle(euh)
d'abord j'dois m'dessaouler
pour le dire devant max de foule(euh)

car beaucoup se sentent seul
mais t'es pas l'seul à être seul
n'est pas l'seum ce n'est qu'le seuil

des épreuves qui t'attendent
kit à tendre mes erreurs sur scène
celles qui font peur, celles qui sont saines

maturité vient des échecs
parfois j'me sentais sécher
ça m'fchait, j'me froisser
envahi par le stresse(euh)
quand les problème, s'entassaient

mais c'est quoi la vie ouais
a quoi ça sert ?
si j'fonçais dans le vide
p't'etre qu'j'aurai + de repères

j'reste serein ouais,
j'suis serein d'être sûre de rien.

en fait,
c'est comme ça qu'j'me rappelle d'où je viens
c'est comme ça qu'j'me rappelle que j'vais bien»

(À partir de F.A.M de Gildas Milin)

30 - Charlie

Tu mourras crade, de toute façon. La mort, c'est tout sauf propre. Quitte à mourir, moi je voudrais mourir bio. Quelle allure, quelle classe, lentement absorbé par la terre nourricière. T'as donc jamais mis les mains, les pieds dans la boue ? T'as jamais construit de château dans la vase des rivières ? Tu faisais quoi, à cinq ans ? Et à douze ? Tu partiras en fumée, dans un feu d'artifice, bref et spectaculaire, tandis que les vers se glisseront sous ma peau, et que la mousse poussera sur mes os. Comme tu envieras la lenteur de mon départ. Comme tu envieras le temps que j'aurai encore à passer sur et sous la Terre. Comme tu envieras les forêts qui pousseront sur mes restes fertiles, et les ruisseaux qui creuseront leurs sillons dans mes vallées fleurissantes. Et quand mes courants ramèneront mes pensées à la baie par le Légué, je penserai à toi, à tes atomes, qui seront mes atomes, qui seront, malgré toi, les atomes de la Terre.

(À partir de Mourir Bio d'Alexandre Koutchevsky)

31 - Agnès Jacquesson

Et pourquoi vous parlerais-je si vous entendez mon silence ? N'est-il pas suffisamment éloquent ? Et sommes nous si éloignés dans l'espace que vous ne puissiez retranscrire l'exaspération qui me gagne depuis que vous avez franchi le seuil de mon champ d'écoute ?

Soit, vous entendez mon silence, mais l'écoutez-vous vraiment ?

Vous ne savez donc pas lire dans la pensée de l'autre ? Qu'avez-vous appris à l'école ? Auriez-vous échoué à votre épreuve de télépathie appliquée ? À moins que vous ne

fassiez partie de ces objecteurs de raison qui ne croient que ce qu'ils voient ou entendent dans un rayon neuronal borné par leur insuffisance ?

Vous n'êtes peut-être pas un veau - encore que ...- mais je ne suis pas un mur, voyez-vous, et je souffre, moi !

Si vous saviez lire dans les pensées de l'autre, vous auriez compris, jeune homme, que je suis atteint d'une aphasie chronique due à la pollution de l'air qui passe dans votre foutue climatisation.

Alors je veux bien le payer votre loyer, mais pas avant que vous n'ayez fait récurer votre satanée turbine de soufflage et fait installer des filtres dernière génération.

À bon entendeur, salut !

(À partir de *Dernières sommations* de Vincent Guédon)

32 - Bénédicte (amie de Manon)

Je pressens la disparition pure et simple des corps

Pousse-toi, moi j'écrase les gens, je les regarde pas, je les piétine

Toi, les gens...regards et piétinements

Toi, piétine les gens

Toi, les gens

Piétine, piétine, piétine

Disparitions (...)

(À partir de *F.A.M* de Gildas Milin)

33 - Anne-Marie David-Janovsky

Mirages

Partis tôt de Ste Brolade - Jersey, où nous étions par hasard le week-end du couronnement du nouveau roi d'Angleterre Charles VI, et après une overdose de quiche aux épinards et de monarchie sous toutes ses formes dérivées, nous faisons route vers le sud. Il y a longtemps que le phare d'Erquy, éteint, immuable lien entre Bretons et Normands, avait laissé la place aux moulins des mers. Nous longions la côte, et cette immense bulle du Val André. La station avait été physiquement mise sous cloche au milieu du XXI siècle comme témoignage d'un monde, idéalisé, moqué et révolu.

Cap maintenu vers une série de clochers, et plus précisément vers la petite église de Cesson, si laide et attachante. En point de mire des couleurs inattendues, accrochées à la falaise. Sucre d'orge sur algues vertes, tous les paradoxes des lieux résumés à l'approche de la cité Baby. Une ville miniature pour que les enfants découvrent la vie et les couleurs, un vivier sur la mer. Une Baby-lone, sous sa tour, pour délier les langues maternelles.

(à partir de *Or comme ordure* de Frédéric Ciriez)

34 - Philippe Janovsky

Le jour s'éparpille à travers les volets de la chambre et mes paupières aussi. La nuit a été agitée par des petits éclairs qui m'ont attiré à la fenêtre du palier par lequel j'observe l'activité de la N12 sur le pont qui enjambe le Légué. Le brouillard est présent et donnerait à la scène une impression de sérénité si des scintillements lointains ne venaient raviver mes réflexions nocturnes. Toutes ces petites lumières intermittentes glissent sur les coteaux de Plérin et depuis l'horizon.

Je suis maintenant bien réveillé. Bien sûr ! C'est le jour de la Saint-Jean et la tour de Cesson va connaître enfin, des heures chaudes et mémorables. Depuis 5 ans la ville de Saint-Brieuc a entrepris des travaux de restauration de la tour et de ses jardins. Elle domine la baie et abrite un fonds important de documents et de livres en relation avec les gens de lettres et les personnalités de la région. Tous les auteurs et leurs fonds propres reposent dans des bibliothèques organisées. Le panthéon briochin. Plus loin, d'autres pièces présentent des espaces sonores et visuels biographiques mais également réservés à des ateliers d'écritures.

Les jardins ont un parfum exotique prononcé qui donne à l'ensemble une présence orientale.

Aujourd'hui, dès l'aube, des dizaines d'ouvrages viendront peut-être enrichir la bibliothèque. Ils seront apportés avant midi par chaque voyageur lumineux et porteur d'espoir afin d'être traités par le groupe d'analystes qui décideront de leur sort. La singularité des exemplaires, leurs qualités, leur unicité les guideront vers des rayonnages, des vitrines pour les plus précieux ou bien pour certains vers le jardin du recyclage, dans le coin sud-est des jardins pédagogiques, espace qui jouxte celui des ateliers de fabrication d'un ouvrage ainsi que celui de leurs rénovations.

A 14H, les portes du site s'ouvriront à tous les publics pour trois jours. Rencontres spontanées ou programmées, présentation des nouvelles acquisitions littéraires, lectures et musiques, coins des éloquents.

La baie des écritures s'ouvrira devant eux et les voiles au loin descendront vers le port..

(À partir de *Bunkering* – Frédéric Vossier)

35 - Bruno Hindahl « **Vivant, les réserves de l'être** »

J'avais traversé des heures liminaires et j'étais le seul à l'ignorer. Les larmes qui m'entouraient n'étaient pas de celles du Christ. Elles avaient, sans doute, le goût de l'angoisse ; elles avaient, celui, divin, de l'affection inconditionnelle ; elles avaient le goût terrible de l'attente et de l'incertitude ; elles avaient le goût, sucré et sacré, d'une fraternité en mouvement, incarnée et mobilisée, une fraternité élargie, protectrice,

fondatrice et rassurante... Elles avaient les parfums de l'inattendu, de l'inconcevable, de l'inacceptable ... elles avaient les essences de l'espoir et de l'espérance. L'affection et la fraternité, animées et partagées, portées et colportées, m'ont sans doute été vitales.

Le seuil sur lequel je vacillai étonnamment serein, ne me semblait pas invincible ...

Mais le plus long dans un voyage n'est-il pas, justement, de franchir le seuil ?

A l'orée de ma mort, me tourner vers le passé ou me réfugier vers le futur, aussi incertain et fragile semble-t-il ? Je n'ai pas choisi ...

Chacune et chacun, à sa manière et avec tendresse, s'est un peu transformé en expression des mystères de la vie et m'a invité à reconnaître et apprivoiser l'envie et le besoin de se retrouver au cœur de cette Baie briochine, et, peut-être, de tenter figurer, ensemble, une espèce de synthèse de la recherche d'un bel être individuel à la volonté dédiée à un bien-être collectif qui nous enivrerait.

(À partir de *la réserve des choses* de Claire Behec)

36 - Valentine Quintin (par Anne Marie J)

Le désordre a un problème : nos perspectives le savent.

Et il est clair que pour satisfaire leur désordre , elles ont accepté de renoncer à quelque chou-fleur qui coûtait autant, et qu'elles ont sacrifié. Voilà. Le désordre n'est que le nombril glorieux du sadomasochisme que sa réadaptation implique. Répétez nous ça; Désirer quelque chouette c'est aussi renoncer à désirer quelque autre chouette, c'est clair il me semble.

Désirer quelque chorégraphie

c'est aussi renoncer à désirer une autre chorégraphie.

Enfin en même temps. Peut être l'une après l'autre ? non ?

ou alors les désirs font désordre(s) ?

Où vais je dérouler mes pas ?

Vers l'ouest sur les falaises de Plouha,

ou entre Fréhel et Dahouët, c'est chouette;

Allons y avant d'y voir, le cauchemar qui se prépare

tous ces géants bras de fer, de l'usine éolienne en mer...

qui briseront notre horizon, généreront des infras sons,

et les oiseaux tueront, c'est pas mignon.

Non à l'est vraiment , c'est zone de châtiment , déjà on patauge dans la salade dès que le soleil nous appelle en balade.

Le futur je le veux libre comme le vent,

le futur, ni confiture, ni con futur, ni confusion, rendons lui l' air pur, le futur je le désire présent.

(À partir de *Infixés* de Piemme)

37 - Manon

L'expérience de la cryogénisation a fait de moi une analphabète.

Hall de la gare.

Je regarde les gens, ils ne me regardent, ne me voient pas.

Conversations avec des images visibles d'eux seuls, issues de leur encéphale. Les gens !

Place Haute du Chai.

J'écoute les gens qui se parlent et je ne les comprends pas. Néologismes. Sigles.

Onomatopées.

Oh ! Les gens !

Forum de La Passerelle.

Je touche les gens qui se déhanchent sur les sons de Junior Tiné , je les traverse.

Hologrammes.

Les gens !

Parking Poulain Corbion.

Je cherche l'odeur des corps dans la foule, je ne la trouve pas. Combinaisons anti agressions, anti virus, anti contact, anti gens. Oh comme j'aime les gens !

Effacement des sens. Absence de liens. Néant.

À partir de *F.A.M*

38 - Agnès

Nous ne sommes pas sous-nutris, mais toi tu es vraiment ringard et sous-développé. Tu crois encore que la viande donne de la force ? Et pourquoi pas la richesse et la joie, pauvre pomme ! Si tu ne peux pas t'en passer, mange ta propre chair, tu nous rendras service. C'est faisable, tu sais. Tu vas au FoodLab déposer tes cellules souches et tu te fais faire un bon steak, ou des tripes bien grasses, et au moins tu sauras ce que tu ingères ! Et tu pourras même t'aimer !

Mange tes morts, vieille vache !

À partir de *Eden*

